

1958	Source : <i>MENORAH</i> N° 3 - 1958
-------------	--

S. Goitein : Juifs et Arabes

Marcel Liebman

Le dixième anniversaire de l'Etat d'Israël ne doit pas seulement être l'occasion de célébrations joyeuses, de congratulations officielles, de discours académiques et de liesse populaire. Bien que toutes ces manifestations soient l'expression légitime d'un événement capital, d'un des « miracles » de notre époque, il ne faudrait pas que son évocation se résolve seulement en dithyrambes dont la profondeur et le souci d'analyse ne sont certes pas les caractéristiques principales. Les dix premières années de l'existence d'Israël ont consacré, à travers les épreuves les plus dures, son existence en tant qu'Etat indépendant ; elles ont permis le rassemblement d'un million de Juifs menacés jusque dans leur vie et en tout cas dans leur dignité ; elles ont, enfin, consolidé la nouvelle communauté en un bloc diversifié mais homogène, en une nation enthousiaste et rude. Mais il ne faut pas perdre de vue que cet acquis demeure aléatoire, que ces victoires matérielles et morales demeurent fragiles parce qu'un des problèmes essentiels dont dépend la survie d'Israël, son développement harmonieux et son rayonnement n'est toujours pas résolu : celui de ses relations avec le monde arabe. Depuis des années, elles sont posées en termes militaires et on se contente trop souvent de le poser encore ainsi et de ne l'envisager que dans un tel contexte. On met dans la balance des divisions, des tanks, des escadrilles d'avions à réaction, parfois aussi des concours diplomatiques et des alliances acquises au prix de compromis pas toujours glorieux, ni même honorables, et accessoirement on soupèse l'« esprit combatif » et « l'enthousiasme guerrier » des antagonistes.

La comparaison faite, la soustraction opérée après les additions, - mais la division toujours maintenue - on a écarté, trop rapidement, des motifs d'inquiétude que l'on ne discerne d'ailleurs pas souvent. Tant il est vrai que l'on se contente du quotidien, de l'approximatif et des apparences pourvu qu'ils satisfassent nos espoirs. Le goût de la facilité fait le reste. Pourtant le problème reste pendant, la menace précise - bien que non immédiate. Les relations des Juifs et Arabes au Moyen-Orient sont plus que jamais dans une impasse dont on ne sait si elle débouchera sur une guerre désastreuse (pour chaque camp) ou sur la collaboration dans l'entente.

C'est dire que le livre du Dr. S. D. Goitein¹, Professeur et Directeur Emérites de l'Ecole des Etudes Orientales de l'Université Hébraïque de Jérusalem, vient à son heure. Le propos de l'auteur est de montrer le patrimoine que partagent les Juifs et l'Islam. Son livre est une oeuvre d'historien, opérant, à travers un millénaire du passé, un travail de synthèse rapide et brillant. Dans une brève conclusion, beaucoup trop brève même, Samuel Goitein indique clairement que ce regard en arrière et que cette synthèse réalisée avec toute la rigueur scientifique nécessaire, doivent servir une cause : celle d'un rapprochement judéo-arabe que justifient l'histoire et la nécessité.

L'auteur analyse dans un premier chapitre les structures communes que l'on retrouve chez les Hébreux et les Arabes, avant même le triomphe de l'Islam : la réalisation d'une démocratie primitive², une conception commune de la divinité et des analogies dans le statut de la femme. C'est sur ce fond présentant des similitudes, mais aussi des divergences (les Arabes sont commerçants, les Hébreux agriculteurs ; la cellule sociale essentielle est le clan chez les Arabes, la famille chez les Hébreux) que va naître l'Islam. On sait que le Coran emprunte beaucoup à la tradition juive, autant qu'à la Bible. Cette influence permettra un choc en retour : les Juifs s'inspireront de l'Islam, en tant que religion et en tant que civilisation, sans pour cela trahir leur devoir de fidélité puisque l'Islam, à bien des égards, les ramène aux sources de leur propre tradition. Ainsi, progressivement, Islam et Judaïsme en terre musulmane interagiront jusqu'à former, à certains points de vue et à certaines époques, une symbiose particulièrement riche et harmonieuse. Ce processus s'est déroulé dans un climat de relative tolérance. On a beaucoup parlé de la tolérance des Arabes à l'égard des minorités juives et chrétiennes. Salomon Goitein tend à la ramener à des proportions plus modestes que celles qu'on lui a parfois attribuées. La réputation de tolérance des Arabes n'est vraiment méritée que si on compare leur attitude à celle qu'adopte, au Moyen-Âge, le christianisme à l'égard des Juifs comme d'ailleurs de l'Islam. Mais s'il y eut quelques vagues de persécutions antijuives dans les pays musulmans, au cours du Moyen-Âge, il faut toutefois noter qu'elles furent toujours le fait de sectes non orthodoxes.

Quoi qu'il en soit, la symbiose dont nous parlions fut remarquable tant du point de vue de la philosophie que de la littérature. D'une part, les Juifs participèrent à l'efflorescence de l'admirable civilisation arabe. Ils ne le firent pas toujours cependant en tant que Juifs. De nombreux savants juifs contribuèrent de façon déterminante au progrès des connaissances. Cette contribution se fit en arabe. Vers l'an 1000, la majorité des Juifs en Terre d'Islam parlait d'ailleurs cette langue.

¹ S. Goitein, *Juifs et Arabes*, Ed. de Minuit, Paris, 1957.

² « Israël et, les Arabes représentent un type de société caractérisé par l'absence de classes, de castes privilégiées et de pouvoir absolu, par l'existence d'une "opinion publique" diffuse mais néanmoins puissante, par le respect de la vie et de la dignité humaine ».

Notons que l'hébreu, loin de souffrir de ce triomphe linguistique arabe, connu à cette époque une véritable renaissance. La plus éloquente expression de cette symbiose judéo-arabe se découvre dans la poésie hébraïque créée en pays musulman et particulièrement en Espagne. Juda Halévy marque le sommet, mais aussi la terminaison de ce courant littéraire. Quant à la philosophie juive de l'époque, sa grandeur et son degré de perfection lui confèrent son caractère de classicisme et de permanence.

Il est significatif que le *Guide des Egarés*, la principale oeuvre philosophique de Maimonide, constitue un « grand monument de la symbiose judéo-arabe », non seulement parce qu'il fut écrit en arabe et étudié par les Arabes, mais parce qu'il a développé et apporté aux Juifs des idées qui occupaient depuis très longtemps déjà l'esprit des Arabes.

L'auteur passe encore en revue les similitudes entre les coutumes religieuses, les moeurs, la musique, les proverbes juifs et arabes. Elles sont souvent frappantes sans pour autant altérer l'authenticité et l'indépendance de chacun des patrimoines. Le résultat fut, pour les communautés juives du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord, une intégration beaucoup plus profonde que celle des communautés juives d'Europe orientale dans un milieu tout à fait étranger et hostile à ces dernières.

Le chapitre qui termine l'ouvrage est consacré à la renaissance du monde arabe et à la naissance de l'Etat d'Israël, mouvements nationalistes simultanés qui prolongent, jusqu'à l'époque contemporaine, le parallélisme des destins arabes et juifs. L'analogie est plus profonde qu'on ne l'imagine au premier abord : les deux mouvements s'inspirent d'un message social et politique, européen par son origine, universel par son contenu et son audience, d'où le socialisme n'est pas plus absent que les grandes idées de liberté et que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes,

Si le désir de l'auteur est profond de voir les Arabes et les Juifs aborder en commun l'indispensable oeuvre de réconciliation, les perspectives qu'il propose à ses partisans et à ses protagonistes sont assez confuses. Certes, je n'entends pas lui faire le reproche d'être demeuré au niveau des généralités. Mais il faut d'abord noter qu'il néglige de situer le problème dans son cadre, le contexte de la « guerre froide » et de la rivalité Est-Ouest qui le conditionne de manière si décisive. Se contenter au surplus de prôner l'édification d'une communauté « eurafrasiatique » dans laquelle l'antagonisme judéo-arabe ne manquerait pas de disparaître, c'est tomber dans le travers du *wishful thinking*. C'est emprunter au style des résolutions de congrès, des discours académiques, des allocutions préfectorales.

Les Arabes et les Juifs vivent dans un état de guerre larvée, d'hostilité permanente où la haine, chaque jour, menace d'éclater autrement qu'en vociférations démagogiques. On juge cette situation anormale et dangereuse, on désire la supprimer. Fort bien. Mais que résout-on en proclamant les beautés d'une communauté entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie dont la réalisation, si tant est qu'elle n'appartient pas au monde de l'utopie (ou de la propagande), se situe dans une perspective très lointaine, quasi-géologique. On ne résout

rien car on se place dans le climat agréable, apaisant, mais incroyablement irréel, des simplifications et des vues de l'esprit. Et en effet, Salomon Goitein simplifie à l'excès, croyons-nous, lorsqu'il prétend ramener à un simple malentendu, à une querelle sans grande importance, le divorce entre la vieille Europe et donc d'Israël qui, à son sens, semble en constituer le prolongement sinon la plateforme et les jeunes nationalismes d'Afrique et d'Asie.

Le drame est plus profond et plus crucial. Il tient aux bouleversements économiques et sociaux du monde moderne et aux anachronismes qu'il entraîne. Les exigences de ces jeunes nations ne sont pas autant de caprices dont de sages et bienveillants conseils montreront le ridicule et la fantaisie. Elles sont l'expression des réalités nouvelles avec lesquelles il faudra compter de plus en plus. Vouloir créer la communauté « eurafrasiatique » sur le modèle de la « petite Europe », et dans son prolongement, c'est ouvrir une perspective qui n'aboutit à rien parce qu'elle ne procède que d'une comparaison superficielle. L'Asie et l'Afrique ne se fonderont pas à l'Europe, petite ou moyenne. Israël ne peut espérer résoudre le problème de ses relations avec le monde arabe en se basant sur une vue aussi chimérique.

Un tel espoir résulte d'ailleurs essentiellement d'une crainte : celle d'une confrontation directe entre l'Etat juif et le monde asiatique et africain.

Comme la jeune fille timide n'ose affronter le jeune inconnu dont elle attend la grande Révélation sans la présence rassurante de ses parents, certains Israéliens, n'envisagent la confrontation avec l'« Afrasie » qu'en présence de l'Europe paternelle et protectrice. Je ne sais si l'Europe a jamais été paternelle, mais elle a incontestablement cessé d'être protectrice. C'est donc dans la franchise d'un tête-à-tête avec ces jeunes nations, encore instables, toujours tourmentées mais qui portent en elles les plus riches promesses de l'avenir, c'est dans la réconciliation directe avec elles, par un travail commun dans une interdépendance commune, qu'Israël assurera son avenir.

Confrontation douloureuse, réconciliation pénible, mais sans lesquelles il n'aura qu'une gloire incertaine et qu'un triomphe trompeur, enivrant et dangereux, pour ceux qui ont si bien mérité la prospérité dans la justice et la paix dans la concorde.